

enfant, mon cher trésor, à ces bêtes féroces... et elle terra le bébé convulsivement dans ses bras.

—Oui, il n'y a que cela, reprit le brutal d'un ton plus décidé. Je sais bien que c'est dur, mais vaut mieux qu'il n'y en ait qu'un de perdu que de l'être tous trois... Donne le marmot, dit-il rudement.

—Non ! non ! s'écria la pauvre mère éperdue. Pierre tu ne feras pas cela ! tu ne sera pas si méchant, si dénaturé que de vouloir agir ainsi ?...

—Non, hein ?... Eh bien ! vois !... Et il voulut lui arracher le petit être qu'elle étreignait sur sa poitrine.

—Au secours ! cria-t-elle, au secours !... Ah ! sans-cœur !... lâche !... monstre !... cracha-t-elle à la face de Pierre, non, tu ne l'auras pas... et nous périrons tous trois...

Elle se refusait au sacrifice abominable demandé par son mari, et luttait contre lui pour conserver son enfant.

Il y a des circonstances où l'amour maternel donne une force surhumaine aux mères pour rencontrer certaines épreuves. Celle-ci en était une, et le père dénaturé ne réussissait pas à exécuter son dessein.

Dans cette lutte, il poussa sa femme et l'envoya rouler dans la neige.

Au même instant elle lança un autre appel désespéré : Au secours ! au moment où Nicolas arrivait sur le bord du bois.

Pierre, libre alors, cingla de deux violents coups de fouet son cheval qui, peu accoutumé à pareille chose partit comme un trait, et prit à travers les champs, poursuivi immédiatement par la meute hurlante.

Nicolas avait vu la femme tomber hors du traîneau il s'empressa de la secourir.

Quelques gouttes d'eau-de-vie qu'il lui glissa entre les lèvres la ramenèrent bientôt à elle. Elle ouvrit les yeux en frissonnant.

—Les loups ! les loups ! Ils vont nous dévorer, dit-elle.

—Ne craignez rien, madame, lui dit Nicolas, le danger est momentanément éloigné.

Il la releva. Elle était faible, épuisée par la terrible lutte soutenue contre Pierre, et elle chancela.

Nicolas s'empressa de la soutenir.

—Tenez, lui dit-il, prenez encore une gorgée ou deux de cette eau-de-vie ; cela vous ranimera... Bon ! ajouta-t-il, en voyant qu'elle se rendait à cet avis. Maintenant, appuyez-vous sur mon bras ; et donnez-moi votre bébé.

XVII

NICOLAS SAUVE LA VIE DE GENEVIÈVE

Nicolas et Geneviève cheminaient lentement, mais enfin, ils arrivèrent au village.

Geneviève poussa jusque chez son père.

Les deux jeunes gens ne s'étaient pas reconnus. Nicolas avait la tête enveloppée dans le capuchon de son capot.

Depuis qu'il était parti avec l'expédition pour le nord, il avait laissé croître sa barbe, ce qui le rendait à peu près méconnaissable.

Cependant, sa voix avait troublé la jeune femme.

Quant à Geneviève, Nicolas ne l'avait pas reconnue du tout, emmitoufflée comme elle l'était sous un châle épais et de chaudes crémones.

Mais, chez M. Levert où il suivit Geneviève, quand celle-ci apparut dans sa toilette d'intérieur campagnard, il eut une exclamation de surprise :

—Comment... Genev... madame... c'est vous ?... Vous que j'ai secourue ?...

—Oui, Nicolas... c'est moi !... Tu m'as sauvé la vie, ainsi qu'à mon cher enfant qu'il voulait abandonner aux mauvais loups, afin de sauver sa vie à lui ?...

—Lui ?... qui, lui ?... demanda-t-on.

—Pierre, dit-elle, d'un ton d'écrasant mépris, un lâche, un monstre !...

Puis, en des termes émus souvent entrecoupés de larmes, elle leur fit le récit que nous connaissons.

Ceux qui l'écoutaient en frissonnèrent d'horreur.

Une telle noirceur, un crime si abominable, pouvait-il se concevoir chez cet homme ?

Quand Geneviève se fut retirée pour aller se reposer,

suivie de sa mère, Nicolas, M. Levert et deux de ses fils, veillèrent encore.

Nicolas avait voulu s'en aller chez M. Lafleur, mais le père de Geneviève n'en voulut pas entendre parler.

—Vous êtes mon hôte, lui dit-il, je vous garde.

Nicolas raconta aux trois hommes ses aventures à la Baie-d'Hudson.

Ensuite la conversation roula sur les faits villageois depuis le départ de Nicolas.

Le lendemain, on organisa un parti d'exploration pour aller à la recherche de Pirrétton.

On n'eut pas à chercher bien loin.

A un mille environ de l'endroit où la première partie du drame s'était déroulée, on trouva des lambeaux d'habits, quelques ossements, le traîneau renversé et le harnais du cheval de Pierre.

Ces objets furent recueillis et apportés à La Chesnaye ; les os furent mis en terre.

Aux Rois suivants, c'est-à-dire en 1688, Nicolas était chez son vieil ami, M. Lafleur.

Les filles lui faisaient les yeux doux, mais sans beaucoup de succès.

Le cœur de Nicolas appartenait entièrement à la jeune veuve. Il se croyait encore bon avec Geneviève, et après l'affreuse conduite de Pirrétton, il n'aurait peut-être pas à attendre longtemps avant de lui parler d'amour.

Un qui s'en donnait à cœur-joie, c'était Alphonse. Il faisait la cour en plein à la sémillante fille de Lafleur.

Il y en avait qui disait :

—Pour sûr, c'garçon-là va faire un' noce avant longtemps. Il va nous faire danser. Que cela sera fin !

Mais il n'en fut pas tout à fait de même.

L'hiver s'en alla comme bien d'autres, sans événement extraordinaire à La Chesnaye.

Au printemps, la fièvre du voyage et des aventures reprenant Nicolas et Alphonse, ils se décidèrent à rejoindre d'Iberville, qui s'app préparait pour une croisière dans la Baie-d'Hudson.

Avant de partir, s'il n'y eut pas de noces dans la famille Lafleur, on fit des fiançailles. C'était toujours ça, et il y eut moyen de se divertir presque autant que s'il se fut agi d'un événement plus important.

Quant à Nicolas, il eut une conversation particulière avec Geneviève.

Je ne vous dirai que ceci : le regard de la jeune femme brillait d'une douce clarté, et un tendre sourire illumina son visage.

Les deux amis se rendirent ensuite à Québec, d'où appareillait d'Iberville.

Nous les suivrons plus tard dans ce second voyage, dont ils revinrent sains et saufs, mais non sans aventures.

Régis Roy.

FIN

LA PRINCESSE TOPAZE

(Voir gravure)

La princesse Topaze est une naine. Elle naquit, de parents grandeur naturelle, en 1879, dans les environs de Paris.

On dit qu'elle a gardé l'empreinte de son éducation faite dans la grande capitale du monde civilisé.

Tous ceux qui vont la voir ne sont pas seulement charmés de sa bonne mine—car bien que toute petite elle est de conformation parfaite—mais encore ravis de son intelligence et de sa gentillesse.

Prestidigitatrice et diseuse de bonne aventure, elle chante aussi et danse fort agréablement.

Elle n'a que vingt-trois pouces et demi de haut et pèse quatorze livres. Son équipage de gala ressemble beaucoup à celui d'une poupée de bonne maison.

Sur le boulevard ou ailleurs.

—Fusilier Pitou, il me semble ostensiblement que cette charmante nourrice, qui a les yeux fixés sur nos élégantes personnes, elle "nous rit au nez ?"

—Sauf vot' respect, mon caporal, j'crois qu'elle "nourrit au sein."



LA PRINCESSE TOPAZE, 17 ANS, HAUTE DE DEUX PIEDS, PESANT 14 LIVRES